

Discussions

autour de l'intervention d'Alessandra Capanna

Pierre Ageron : Selon cette intervention, la qualité urbaine, la matérialité, n'est pas différente de la qualité de vie en ville (comme rapport de la ville au citoyen). Pour vous, la qualité urbaine et la qualité de vie sont-elles équivalentes ou différentes ?

Alessandra Capanna : Je pense, moi, qu'il s'agit de la même chose. Je ne crois pas que tous les architectes partagent mon point de vue, mais la philosophie du nouveau plan régulateur est d'essayer de mettre en débat ces deux points de vue et de les faire coïncider. A Rome, il y a une particularité, la cité historique est toujours considérée comme belle et tout y est sauvegardé, les formes nouvelles sont interdites et les services municipaux sont statiques. A Rome, comme à Venise, les citoyens ne sont pas contents, leur qualité urbaine est très mauvaise. Alors ils vont vivre à Mestre par exemple, une ville considérée comme laide. Cependant, je ne peux pas dire que Mestre soit vraiment laide puisque des personnes choisissent d'y vivre. Alors cela veut dire que la qualité de vie y est bonne. Si la ville de Venise, à propos de laquelle tout le monde s'accorde sur sa beauté, procure à ses habitants une mauvaise qualité de vie, cela veut dire que la qualité de vie n'est pas liée à la beauté de l'architecture.

La philosophie de ce plan est la suivante : dépassons l'affirmation que seule la cité historique est belle. Regardons de plus près la périphérie, qu'on dit moins belle, et redonnons de la valeur à l'architecture moderne. Prenons les habitants par la main pour leur dire : « regarde ce joli bâtiment de 1960 » ! Ce nouveau projet a pour ambition de redonner de la valeur à l'architecture moderne en travaillant avec les autres acteurs et les habitants. Alors l'architecte pourra de nouveau innover et proposer de nouvelles formes, d'abord dans les périphéries, puis dans le centre historique. Les architectes de la municipalité de Rome sont dans l'immobilisme et ce projet de carte dynamique, où l'on intègre les objets contemporains, a pour but de les faire réagir. Pour en revenir à la question, pour moi la qualité urbaine équivaut à la qualité de la vie.

Claire Revol : Dans votre présentation on a vu la grande place accordée au cinéma. Qu'apporte le cinéma ? Comment l'utilisez-vous ?

Alessandra Capanna : J'utilise le cinéma pour transmettre l'ambiance, l'atmosphère de la cité dans mes livres, ou auprès de mon auditoire. La cité est un personnage de cinéma. Le cinéma a montré que la périphérie fait partie de la ville et a une qualité considérable (exemple du film de Nanni Moretti *Caro diario*).

Yi Xin : Y a-t-il un projet global pour relier le centre historique au reste de la ville ? Quels sont les liens entre les deux parties ?

Alessandra Capanna : C'est justement la philosophie du plan régulateur de 2001, d'englober l'intégralité du tissu urbain. La carte a distingué plusieurs zones : la ville historique (le centre-ville et les autres pôles de centralité), la ville à consolider et la ville à restructurer. Elles sont toutes au même niveau.

Yi Xin : Mais comment ces zones sont-elles attachées ensemble ? Dans un sens d'urbanisme global ?

Alessandra Capanna : Il y a trois actions parallèles pour ces trois types de ville. Il n'y a pas de zonage. On individualise des parties qui ont des objets de qualités à mettre en évidence et des parties qui n'en ont pas. Et pour un architecte, avoir un objet de qualité dans la zone de projet devient presque un inconvénient car cela lui donne des contraintes réglementaires à respecter. On peut modifier l'environnement immédiat de l'objet, mais pas le restructurer lui-même.

Fabien Mazenod : Ne revient-on pas alors à la situation d'immobilisme que l'on a dans le centre historique ?

Alessandra Capanna : Non, car dans le centre historique, tout est protégé : le monument et ses alentours. A côté du Colisée, aucune architecture moderne n'est possible. Alors pourquoi ne pas renverser la situation et laisser libre cours aux architectes en banlieue ? Nous préservons les objets contemporains car nous sommes sûrs qu'ils ont une qualité esthétique et sociale (dans le sens d'une relation avec les citoyens, les touristes). Ce sont les exemples du Maxxi (Musée National des Arts du XXI^e siècle) de Zaha Hadid, ou de l'auditorium de Renzo Piano. A partir de cette conception de la qualité esthétique et sociale, on peut désigner les objets modernes et dire aux gens : « tu ne peux pas le toucher, il est beau comme le Colisée qui est dans le même document d'urbanisme et a la même valeur ». La différence est qu'en périphérie, on peut modifier les alentours d'un objet de qualité.

Yi Xin : Existe-t-il un réseau de transport efficace pour faire le lien entre le centre et les périphéries ?

Fabien Mazenod : Le transport est le gros point noir de Rome. Tout déplacement est une aventure. Le réseau de transports en commun est insuffisant, le réseau de train est saturé. Il n'y a que deux lignes de métro pour 3,5M d'habitants. La ligne de métro C, en construction depuis plus de trente ans, n'est toujours pas en service. Cependant Rome est au centre d'une étoile ferroviaire qui irrigue certaines périphéries dont certaines sont très lointaines. Rappelons que Rome est la commune la plus vaste d'Europe (25 fois Lyon) et rassemble donc de larges parts non urbanisées, *l'agro romano*. On essaye de développer une « ville-archipel », mais il y a beaucoup à faire.

Pierre Ageron : On est là dans le modèle de la « *città diffusa* », ville diffuse.

Alessandra Capanna : Oui et j'ajouterai que même la ville historique est diffuse car la mémoire est partout. Dans les films de Pasolini, les jeunes gens vont dans la campagne romaine où paissent les brebis. Ces espaces ruraux font partie de la mémoire de Rome. Même plus de quarante ans plus tard, malgré le fort étalement urbain, il y a encore des bergers.

Fabien Mazenod : Le modèle est certainement la ville diffuse, mais il s'agit d'une récupération car les banlieues ont été construites informellement. La ville est, de fait, diffuse et il y a donc de grands efforts à faire pour planifier cette ville diffuse en l'organisant grâce à de petites centralités et à un réseau de transports efficace. C'est l'enjeu urbanistique majeur de Rome.

Alessandra Capanna : Justement, dans la ville dite « à transformer », il y a des éléments de qualité sur lesquels on peut s'appuyer pour développer des centralités.

Fabien Mazenod : Il faut noter que le plan régulateur de 2001 couvre une superficie de 7 000 ha, ce qui est beaucoup par rapport aux anciens plans qui ne prenaient en compte qu'une infime partie du territoire urbanisé, et dépassaient à peine les murs. Cela était vrai jusqu'au plan de 1962. Il y a donc eu une grande évolution.

Une personne : Les romains, ou les vénitiens, disant vivre mal en ville considèrent-ils encore leur ville comme belle ? La dépréciation de l'architecture moderne à Rome parasite-t-elle le jugement esthétique ?

Alessandra Capanna : Non je ne crois pas, pas du tout. Je souhaite, qu'un jour ou l'autre, l'architecture moderne suscite un jugement positif car, peut être, vit-on mieux dans la modernité.

Claire Revol : Il ya donc eu plus de 1 300 objets, tissus, éléments de qualité repérés. La sélection de certains objets vous a-t-elle étonnée ?

Alessandra Capanna : Oui bien sûr, et aussi dans le sens inverse. Quelques objets que nous aimions beaucoup, que nous pensions de qualité, n'ont pas été validés par notre méthode.

Pierre Ageron : Finalement, qui décidait ? La municipalité ?

Alessandra Capanna : Non, notre groupe de recherche décidait selon la méthode scientifique que nous avons établie. Celle-ci est devenue un exemple pour d'autres démarches de sélection dans d'autres communes. Entre nous, on a beaucoup débattu au sujet de certains objets qui nous étaient

chers, mais on s'en est tenu à cette méthode scientifique pour mettre notre subjectivité en arrière-plan.

Nathalie Caritoux : Comment avez-vous mesuré la valeur de l'identité d'un objet ?

Alessandra Capanna : Je vais prendre un exemple. Dans le quartier Tuscolano, les studios de cinéma de Cinecittà ont donné leur nom au quartier. Ce bâtiment, qui n'est pas historique selon le point de vue traditionnel, a donné son identité au quartier. Autre exemple, le bâtiment de Corviale, une très grande barre de logements sociaux construite suite à la loi de 1967 a donné son nom au quartier, même si la plupart des personnes n'apprécie pas du tout ce bâtiment. Cependant, il est porteur d'identité, même dépréciative.

Nathalie Caritoux : Avez-vous fait des interviews ?

Alessandra Capanna : Non, qui connaît la ville sait ce genre de chose.

Nathalie Caritoux : Donc ce sont vos qualités de romaine et d'architecte qui ont joué.

Alessandra Capanna : Tout à fait. J'ajouterais un exemple marquant. Quand la municipalité a voulu rénover le quartier Tor Bella Monaca, un quartier très excentré, très populaire, et faire de l'habitat mixte, moins dense, les gens du quartier ont refusé. Ils disaient qu'ils perdaient leur identité.